

CAPITAINE IGLOO



FA

A TRIBORD TOUTE, CAPITAINE !

Nous fuyons et nous avançons ensemble. Dans le noir et le doute. Dans la peur et la colère. Nous forçons nos cœurs à croire à un avenir meilleur ; à un futur au soleil pur, sans ombre ni contre-jour. Un avenir sans idéologies rampantes, sombres et sanglantes scissions sociales. Nous marchons malgré nous, sous le regard claustrophobe des laissés-pour-compte, des désillusionnés, tous noyés dans le flot de la normalité, de la consommation logique et évidente.

Parce que la jalousie est division, parce que la division est leur seul rempart, parce que la haine gronde dans les starting-blocks, parce que le chaos gratte à leur porte, nos capitaines s'enferment dans leurs cabines dorées à l'abri de la tempête et des vagues, protégés des embruns de la vérité, du courage et du respect. Leur cœur et leur esprit sont immergés par la crainte de l'égalité, sous la terreur qui les écrase. Ils s'obstinent dans un orgueil indécent, et astiquent leur honneur perdu suspendu à leur boutonnière. Nos capitaines ont perdu les rênes, lâché la barre et voguent vers un avenir qui leur paraît si effrayant qu'ils lui tournent le dos.

Il est temps de sortir nos couteaux.

Le bateau tangué, au bord du naufrage. Du timonier au mousse, du carré au fond de cale, le capitaine ressent les vibrations de la mutinerie jusque dans les ronds légers qui se dessinent à la surface de son cognac. La barre désertée, le navire vire à droite toute, malgré tout.

Sous la ligne de flottaison, le gouvernail se laisse forcer par les ombres qui règnent en maîtres sous les pavés ardents, las d'attendre le vol qu'ils espèrent depuis si longtemps. Elles nous entraînent vers les mers gelées de la honte et de l'inégalité. Là où se développe toute la nécrose intellectuelle, la cruauté capitalisée et organisée. Loin du Walhalla, loin de tout endroit où chaque marin repose en paix. Là où nos forces s'amenuisent, là où nous perdons

espoir, là où ils pensent que l'immensité désertique de leur ignorance et de leur humanité perdue, pourraient frigorifier nos poumons, bloquer notre respiration, dessécher notre souffle, geler notre cri.

Nous devons plonger, nous mouiller, nous noyer s'il le faut, dans le chaos le plus complet. La mutinerie sera sous-marine, mais les vagues qu'elle déclenchera seront plus hautes que leurs buildings, elle se fera dans le froid et le mal. Car même sous la banquise, les bulles d'air, qui emprisonnent nos cris et notre souffrance, trouveront toujours un cap de sortie. Elles déchireront le silence d'une désinformation soumise, portées par les alizés d'une justice et d'une pensée libres, pour venir s'échouer tel un raz de marée humaine jusqu'au Pacifique.

Il n'y aura ni escale ni palier, ni ravitaillement ni caisson de décompression ; le naufrage sera total et profond, et c'est tout l'équipage qui sombrera dans les abysses.

Si tu veux briser la glace qui se répand sans cesse au cœur de nos vies, sache que tu n'as rien à craindre ; tu n'es pas seul.

Laisse donc porter ta voix, quelle qu'elle soit.

Machine arrière toute, Capitaine !

R

CAPITAINE IGLOO

« Un igloo ! » « Captain Igloo ! »... et ça les fait rire.

« C'est vrai quoi ? On t'amène en soirée avec nous et toi tu dis rien, pas un mot ! »

Pas envie de répondre. Pas envie d'avouer que je n'entends rien quand une salle est bondée, quand les éclats de rire, les discussions et la musique beaucoup trop forte frappent les murs et éclatent dans mes oreilles comme un brouhaha sans distinction. Pas envie d'avouer ma surprise face à cette fille trop belle dont le regard profond me ferme comme huître. Je ne comprends rien à leur discussion et je suis effrayé de l'image que je renvoie à cette fille. Je compte les bulles qui remontent à la surface de mon bock. Je rêve d'évasion. Partir avec elle dans un endroit calme. Juste pour entendre le son de sa voix. Juste pour montrer qui je suis simplement. Je suis un igloo toute la soirée, espérant que tous se lassent et rentrent chez eux. Je suis le capitaine des igloos, celui qui ne parle pas, le maître du silence anéanti par son règne. Plus personne ne pourra m'arrêter dans ma progression. Je dévaste tout, ma bulle est trop épaisse pour venir s'y frotter, elle est trop puissante, trop nocive, elle effraie. Le silence effraie, se rapproche trop vite de la mort. Alors tout le monde gueule, crie qu'il existe. Moi je n'en souffre pas. Le temps a disparu. Le silence, c'est la décadence, l'anarchie, le silence. Ça fout la trouille le silence. Je suis un igloo sur une mer de glace ce soir.

CORTO MALTESSE

CAPITAINE IGLOO

Je suis un pirate, je ne veux pas d'engagement, je te vole le plus précieux et je me tire.

Je suis né pour ça, voler, m'envoler, je suis un Peter Pan, je ne grandis jamais, je ne veux pas le faire, alors je t'explique pour que tu comprennes :

Sous les nuits étoilées, sous cette coupole que j'utilise comme chapeau et j'enlève quand le soleil arrive, je vois de petites lumières au loin, les phares des nouveaux mondes. Selon leur couleur je m'approche ou pas, selon le charme de la ville, la beauté de son port et la chaleur ou la froideur de la nuit.

Je siffle quelque chose.

Je mets en berne mon pavillon, je me fais tout beau, je fais sauter le poignard de ma ceinture, je le cache dans ma cheville. Je saute à la conquête de la ville, je mets mon masque, mon regard timide que

je sais ensorceleur. Je vais dans les vieux comptoirs, de préférence les jeudis soir, car il n'y a que ceux qui risquent qui sortent ce jour-là. Alors, vois-tu ? Je t'ai eue un peu comme ça, pas d'excuse, tu y étais ce jeudi soir.

Après les bières, j'ai un parler encore plus maîtrisé, on ne le dirait pas. Mais je sais bien ce que je veux et, ce que je veux c'est toi, juste dans le coin. Je me sens prédateur, peut-être parce que je vois tout le temps des requins ? Tu es simplement une proie, mais si belle.

J'entame une mélodie.

Je te raconte l'azur des mers du sud, les igloos dans l'horizon, la profondeur des océans, le sourire des dauphins, tous les navires croisés, comment j'ai réparé le mien, la fois où j'allais couler, le pourquoi du noir de mon mouchoir, la signification de ce tatouage ou la sensation produite par la première vue de l'Île de Pâques.

Tes lèvres si rouges, les miennes si charnues. Je sais que tu as déjà remarqué. Ô ma belle comme j'aime tes cheveux si doux, cette odeur ambrée va se malaxer si bien avec la mienne aux sels marins.

Je chante à présent.

Et pour être courtois je ne te raconte pas le reste, tu sais déjà.

Mais maintenant il faut que je parte, alors tu l'arraches de ta poitrine et tu me le rends mon poignard, il faut que je cisèle dessus encore une petite comète.

Je te dis que c'était vrai, mais je préfère les pensées aux tulipes, elles fanent plus rapidement, mais elles sont tellement éphémères ! Et, de toute façon, je n'ai pas le temps de tourner mon dos pour les voir me faire la gueule. Quel soulagement !

Le feu et la poudre font la foudre,
L'oreille et un couteau font Van Gogh,
Des espagnols et un bateau, une découverte,
L'angoisse et la couleur, Munch,
Le pion plus huit font une reine
Mais... pourquoi de Vinci s'envole fou ?

La voilà ma chanson.

BAKELITH

CAPITAINE ABANDONNE

Ca faisait quatre jours qu'on essayait une bonne tempête. Pas moyen de mettre le nez dehors pour voir la vie ailleurs, faire le plein de nouvelles ou acheter de quoi tenir seul. On a l'habitude ici de vivre les volets fermés en attendant que ça passe. Le bateau est à sec pour une révision, coup de chance sinon c'était un coup à faire du petit bois pour l'hiver. Putain de tempête, on se retrouve tous isolés avec nos cadavres à quelques mètres de distance sans pouvoir se dire oui ou merde.

J'ai fait le tour du monde et je me retrouve seul ici comme un con. J'ai relu Dosto mais ça m'a donné froid. J'ai relu le sel du désert et ça m'a donné soif. J'ai la tête qui tourne avec mes pensées et la dernière bouteille.

De l'autre côté de la route il y a B., mais B. a arrêté d'attendre mes histoires bancales. Tempête ou absence, c'est la même distance qui se transforme en oubli. M. a fini par quitter la maison près du café pour se marier sur le continent, je la comprends dans un sens. Quand elle revient voir sa famille avec ses gosses je ne peux pas m'empêcher de me planquer chez moi parce que ça me fait mal de

la voir comme ça. On s'était rien promis et elle a refait sa vie alors que je suis resté dans le même état géostationnaire. Quand je la regarde j'ai l'impression de me réveiller au milieu de gens qui ont vécu sans moi. Il y a bien la vieille E. qui s'arrête de temps en temps pour me raconter ma mère, mais elle me confond avec L., plus beau, plus fort.

Quand je serai trop vieux pour tenir la barre, je finirai au phare du Creac'h. Je pourrai faire face à la tempête derrière la vitre, la lampe projettera mon ombre gigantesque sur la mer et les bonnes femmes arrêteront de m'emmerder.

CILOU SEE YOU

L'HOMME QUI SE NORMAIT

Il se lève, se met à quatre pattes, sort la tête de l'igloo, regarde l'éclat de lumière qui lui obstrue le paysage, plisse les paupières pour tenter de frayer un passage à une image, aucun contour ne vient, aucune branche, aucune plume, il abandonne, ferme les paupières, rentre la tête dans l'igloo, son corps dans l'igloo s'y pelotonne, il a une vague envie de sucer son pouce mais n'ose pas le faire. Un Homme Normal ne suce pas son pouce. Ce doit être un reste d'avant, un reste de quand il dépendait encore des autres, des hommes et des femmes petit h et petit f. Tout petit f. Maintenant il est dans sa Maison qu'il a construite lui tout seul avec des briques de glace, de temps en temps une petite chose vivante est morte dans une des briques, une branche, une plume, et ça lui suffit bien comme poésie. Il ne faut pas trop de poésie à l'Homme Normal. Un peu tout de même, il est quand même un Homme, malgré son grand H, mais pas trop. Une plume dans la glace, bien, il n'a même pas fait exprès, c'est venu tout seul, c'est la Nature, et l'Homme Normal, c'est sa théorie, c'est avant tout l'Homme Naturel. Oui. C'est ça. Il sourit, se dit qu'il pourrait bien tenter le goût du pouce dans la bouche, ça fait longtemps et ça fera de mal à personne, mais son pouce reste comme bloqué, coincé entre ses cuisses, il a l'impression que son pouce décide pour lui et que ce pouce, justement, il a pas envie d'être enfourné dans cette bouche d'Homme Normal, d'Homme Nature, pas aujourd'hui pas maintenant, plus tard peut-être. Juste pour une expérience, alors.

Alors à défaut de pouce, l'Homme Normal se berce de ses pensées. Cet Homme Normal, c'est un Homme sans Passé et sans Avenir. C'est un Homme Brut, solidement campé dans son présent sans jamais l'interpréter, sans jamais l'analyser. Oui. C'est ça, pense-t-il et il sent un sourire lui venir présentement à la bouche, ça tire les joues, c'est bon, ça faisait longtemps. Il ne se souvient plus s'il a des fossettes mais il croit se souvenir que c'est joli. Les fossettes. Mais un Homme Normal évite les souvenirs. En général... parce qu'il est quand même un Homme, non ? C'est dans le mot, après tout. Donc : C'est un Homme sans Peur, qui a éliminé tout le superflu avec une Hache mais saigner ne l'a jamais inquiété. C'est un Homme qui n'a confiance qu'en la Nature. Et ça cicatrise, la Nature. Faites-moi confiance.

Tout ce qui n'est pas Nature est Simagrée, perte d'énergie, perte de temps, des pertes irrémédiables qui jamais ne cicatriseront. Elles. Toute Simagrée est à bannir au nom de la loi Naturelle de Conservation de l'Énergie. Toute personne qui se livre à une Simagrée ou à un début de Simagrée est contre-nature. Une espèce de monstre, tout simplement. Un sourire victorieux pétrit malgré lui son visage, il le sait, il le sent, il n'y peut rien, et s'il n'y peut rien c'est que ça doit être naturel, pense-t-il, tout à sa béatitude, tout à la saveur de la puissance de ses pensées. Oui. C'est ça : ce sont des monstres, des monstres plein de mots et de gestes superflus, obsédés qu'ils sont par la fluidité de leurs mots et de leurs gestes. Et de leurs accords mutuels parfaits. Comme s'ils pouvaient être aussi éloquents qu'une plume à jamais prise dans une brique d'eau gelée. A jamais c'est le présent de la plume. A jamais.

Les paupières de l'Homme Normal reposent, comment dire... Normalement sur ses yeux : pour mieux dire, c'est comme s'il n'y

avait pas d'yeux derrière les paupières, c'est comme si la chair, continue du front au menton, ne s'était jamais fendue... à peine quelques poils-souvenirs soulignent l'endroit défunt de la vue. L'Homme Normal trouve qu'il a trop de sens. Cinq c'est trop. C'est trop tentant. Car être un Homme Normal demande une discipline, une discipline de fer. Et surtout celle de ne pas céder à la tentation de regarder en arrière ou de se projeter en avant. C'est le plus dur, pense-t-il. Surtout éviter les efforts inutiles et vains, surtout ne rien gaspiller, ne plus me gaspiller, pense-t-il. Éviter toute boursoufflure de temps, pense-t-il. Et le sourire de repointre...

L'Homme Normal, maintenant, se replie sur lui-même, il s'alourdit dans son propre corps, des images furtives traversent en un éclair son magma Normal et néanmoins un tantinet cérébral : un chat devant une cheminée, un bébé que l'on change et qui sourit d'aise en pissant à l'air libre, un corps musclé qui court en plein soleil – ce doit être une compétition arrive-t-il à penser, bulle de mots anachroniques pour des images idoines –, un fin duvet sur un coin de peau, et puis une pluie de plume sans sarcophage glacé finit par lui habiter le crâne...

L'homme Normal a saisi son sexe et se masturbe lentement. Très lentement.

Il faut faire durer le présent, pense-t-il, en sentant une larme s'échapper d'une fuite de paupière mal soudée...

DARX LE HIBOU

D'HIVER POISSON

L'écume à la commissure des lèvres, l'attelage émerge du bois ; les hommes ont ouvert leur chemise malgré le froid et un mélange de terre de brindilles et feuilles sèches émietées donne à leur peau suante un aspect reptilien. Sur leurs visages métamorphosés de saleté et de peur, les yeux promènent leurs billes hagardes à la recherche d'un visage connu : une femme, une fille, un oncle ou un ami. Tôt ou tard l'un d'eux se jettera à leur cou, remerciant ciel-bon-Dieu-tout-puissant ou je ne sais quoi d'avoir ramené les leurs, sains et saufs.

D'autres aujourd'hui n'ont pas eu la même chance ; ça les a emportés comme un rapace emporte les mulots dans les champs : sans bruit, sans tapage, à peine un bruissement. Les lourds chevaux ont été habillés à la hâte et les camions trop vite attelés. Certains ont glissé dans les ravins emportant la pêche de toute une saison. Les écailles lâchent un dernier éclat avant de disparaître dans les ténèbres bouillonnant des gorges.

Et les hommes de se souvenir encore du crissement des fers essayant d'accrocher la pierre, du cri des chevaux tentant de rattraper la corniche dans une ultime ruade.

Mais les hommes se souviennent surtout du bruit mat de la chose qui, enveloppée de brume ocre, a emporté plusieurs des leurs.

Ici pas de grand fracas olympéen pour la terreur. Le silence de la montagne perce le cœur des hommes de milliers d'aiguilles de peur. Le souffle lugubre des brumes errantes finissant de leur figer le sang, il n'y a plus qu'à les cueillir. Seuls les plus braves, s'extrayant de la nasse de folie où on les avait piégés, attrapaient alors un licol d'une main et leur fort bâton de marche de l'autre, hurlant quelques ordres comme pour se rassurer.

Il fallait ramener les chariots coûte que coûte, sinon l'hiver serait long. Très long.

BAAL

LES BELLES EPONGES

Il faut que je m'éponge l'âme ou bien que quelqu'un prenne avec soin le temps, l'infini temps, d'éponger patiemment mon âme afin qu'elle soit plus légère le jour dit. Peux-tu, mon âme, allumer de nouveau la courte mèche de cette bougie qui se consuma si vite, si vite qu'un bruissement d'aile serait plus long, qu'un battement de paupière, l'humidité venue à l'œil tremblant de se perdre, serait plus lents, si désespérément lents ? J'entends la nuit autour de moi

ceindre les corps d'amants, corriger de sa noirceur l'imperfection des amours, calmer l'angoisse de ceux et celles qui n'y croient plus. Peux-tu, mon âme, entendre l'éclatement des cœurs et les chairs humides que dépasse le plaisir ? Je ne suis qu'une peau d'âme, moi-aussi. Un cœur mort.

Peux-tu faire la part de ce qui est vrai de ce qui est factice et que la nuit enveloppe de son manteau graisseux et violent la sortie des acteurs, l'applaudissement sombre, les chiens qui passent et pardessus tout les brassées de fleurs qui n'ont aucun sens ? Tout cet inutile, toutes ces phrases absurdes et ces dates que l'on retient sans qu'elles nous retiennent. Inutile, mon âme, qu'aucune éponge ne pourrait vider du sang frais qui l'emplit, ce sang qui fait que tu es vivante et la conscience de ce sang qui fait que tu en es consciente de cette vie, la fragilité de cette vie comme un bruissement d'ailes, un battement de paupières, l'étreinte de deux amants qui n'y croient plus, fragile à en mourir, cette vie.

Mon cœur ne bat plus. Il est enseveli sous des monceaux de neige que nul ne peut ni ne sait soulever, la neige recouvre tout, la neige m'isole, la neige dont je bâtis l'igloo où abriter mon cœur mou, froid et mou, plus capable de rien, ce cœur, ô la pauvre bête malheureuse, l'animal entravé, christ déchu, maudit, damné, sans espoir, sans père, petit renard gris et doux mort de froid, mort sous les monceaux de neige.

Plus capable de rien. Aimer ne me convient pas. Je fais mal, je détruis, je suis le sacrifice de ma propre chair, l'autel de mes propres péchés dont le moindre est l'orgueil. Je suis moi-même la louve qui mord à l'entre-cuisse et répand le sang frais sur la neige dure du chemin haut, vois, Dieu, prends pitié de la pauvre Iphigénie, prends pitié de celle qu'on sacrifie, qui se sacrifie elle-même pour le sacre d'un père, prends pitié de ton enfant, ô père jaloux, capitaine, ô mon capitaine, prends pitié du corps nu qui rampe dans la neige, blesse ses mains au givre, souffre de gratter la neige pour échapper aux tortionnaires, la vie, la vie, la vie, qui s'approche et dont le souffle sur la nuque est plus froid encore que la glace du sol gelé.

O alors la chute vertigineuse, l'incroyable spirale qui nous conduit bien mélancoliquement jusqu'au terme de tout qui n'est qu'une pénible suite, qu'un recommencement ? J'ai caressé le corps nu et froid de la mort. Toutes ces dates qui nous hantent, ces anniversaires sans but, renouvelés, recommencés, c'est comme les lieux, finalement, ces lieux déjà évoqués ailleurs et qu'il est préférable de dire plus que toute autre chose, lieux perdus, à jamais, jamais nouveaux mais chaque fois plus près du terme, on touche au but, plus près et pas prêt du tout, prêts à tout, et enfin que tout commence, que la musique joue, que la danse nous ceigne, âme, cœur, battement d'ailes, bruissement de paupières, âme, cœur, si près d'exploser, tout près, prêts à l'embarquement final. Que puis-je sentir du bout des doigts qui ne soit une part d'âme et de vie, un peu de ce sang qui nous fait si absurdement humains ? J'aime passionnément ce qui est inutile, brassées de fleurs, âmes, phrases, dates, les larmes et les étreintes des quais de gare, les enlacements d'amants qui se quittent, les mots de ceux qui se retrouvent, de celles qui se perdent, cet inutilement suspendu et qui résiste à tous les factices, à toutes les tragédies.

Ne pas fréquenter les bourgeois, on ne change pas de classe sociale dit Bourdieu et c'est vrai, les bourgeois s'ignorent mais ont de ces noms français qui me faisaient frissonner de plaisir et d'envie en classe, ces noms, et d'autres encore, des noms étranges pour moi, étrangers, on ne se fréquentait pas, pas même dans la cour de l'école, pas les mêmes goûters, pas les mêmes parents, pas la même famille... Eux, maman à la maison, jamais de fin de mois difficile même en 1980, avant la joie et les roses dont je me souviens très distinctement parce qu'on mangeait de la morue ce soir-là, c'était juste avant mon anniversaire et mes parents criaient, et mes cousins sont venus, on a bu du champagne, même moi j'y ai eu

droit, une première, je ne comprenais pas très bien pourquoi, mais eux non, la mère à la maison, pas obligée de bosser, et des mômes engoncés dans l'incapacité à aimer, à dire qu'on aime, à se perdre pour l'amour d'un ou d'une autre, ça non, impossible, centrés sur eux-mêmes, c'est sûr, des bourgeois qui se sont mis à voter à gauche parce que papa vote à droite, des bourgeois qui écrivent, qui ne connaissent pas un seul arabe, même si oh, les gens sont racistes, c'est dingue, qu'on soit bourgeois, paysan, ouvrier, comme dans ce chant repris et réinventé sans plus aucune raison d'être, oui, paysan, la main à la charrue disait l'autre, la main à la pâte, mon âme, mourir, mourir, la main à la vigne et alors, voter communiste mais tout de même pas prêteur, pas partageur, voter communiste mais on n'aime pas que les femmes prennent trop de pouvoir, libérées de la maison pour aller à l'usine obéir au patron ou au syndicat, des souvenirs qui te prennent à la gorge, ces cons de bourgeois et de paysans prétentieux qui te toisent, toi, l'immigrée, l'arriviste, appartement plus grand, boulot de fonctionnaire et alors, et ils restent entre eux, et c'est bien, le club est très prisé, très fermé, très hautain, juste bons à gueuler motivés pour les uns, à se terrer mondainement pour les autres.

Et toi, orgueilleuse peau d'âme, juste les battements d'ailes le soir, sous la lampe, parfois l'odeur du jasmin, c'est bon, je suis seule à savoir cela et pourtant des milliers, puis finalement on meurt tous, c'est sûr, et on va à l'enterrement parce que quand même, là, c'est fréquentable et fait bon genre sous le bras d'en connaître au moins une qui est morte jeune, on pourra en parler, plus tard, et les autres, on aura oublié de leur dire qu'on les aimait, oublié de rendre service pour les trucs vraiment importants mais les déménagements, ça non, parce que quand même c'est sur ça qu'on juge les potes et puis bouffer tout seul du poisson pané en pensant à tout ce qu'on a raté, tout ce qu'on a gâché, rayonner sur des cours sans cesse réinventées au gré des fêtes ou des baïses, être seul, pourtant et le savoir, et détester cela, mais en vouloir aux autres pour cela, seul, devant la vie comme la mort, devant l'absurdité de la vie et de la mort. Je suis seule et mon cœur ne bat plus, sous la neige mon cœur, soulagé.

Orgueilleuse, l'orgueil de mon propre mythe que je bâtis, pierre par pierre, du grand-père analphabète aux amis qui trahissent, des culpabilités sans nombre à la croyance en Dieu, des cathédrales nombreuses et de chaque émotion, de chaque sexe (mettre en bouche, toujours, cette obsession). On imagine mal le monde sans nous une fois qu'on y est passé et pourtant on le conçoit très bien avant notre venue, notre passage. Cet indicible gémissement de la chair humide sous les doigts. Impossible naissance vouée à l'échec et on se débat pour survivre et on prend du plaisir car que nous reste-t-il sinon cela, sinon le plaisir, les chairs mordues, les danses alanguies ou convulsives, les étreintes et les lèvres léchées.

J'explique : faire son deuil. La chose est si simple mais les mots à peine prononcés rendent leur eau de mensonge et d'orgueil. Je suis humble, devant la mort humble comme au premier jour, comme à ma naissance entre les cuisses humides et sales et pleines de sang de ma mère. Je n'en serai jamais convaincue, jamais sûre de la réalité de ce corps qui n'était déjà plus celui que j'avais aimé et dont j'ai caressé les cheveux, froids, froids les cheveux, comme la pierre froide d'une entrée d'immeuble. Non, je m'y refuse. J'attends indéfiniment. Je voudrais comprendre le sens de cette attente qui prendra le temps de ma vie, de cette séparation inique entre toutes et plus que toutes pesante sur mon cœur que je sens tomber et lâcher, lourd d'eau non-rendue, lourd de douleurs, au point que je m'affaisse sous le poids du chagrin.

Je voudrais tant ne rien savoir. Je refuse cette incroyable connaissance, le vide dans lequel soudainement la mort m'a suspendue. J'ai su, à voir la mort, que je mourrai aussi et cette connaissance, ce savoir, m'a fait perdre pied. Est-ce que j'existe vraiment ? Est-elle morte ou est-ce moi ? Qu'est-ce que la réalité ? Quand vais-je mourir ? Me tuer pourrait-il suffire à abolir ma

condition humaine, ma mortelle condition humaine ? La mort ne renvoie qu'à soi, la mort des autres qu'à notre propre mort, enfin renvoisée. Je suis le sel de la terre, je la pourris, je la rends si stérile, vivante je la pourris et morte je la pourris, ô ce monde vidé de la présence aimante et plus que tout humaine, la grande et profonde humanité, la folie d'une vie sans cesse ceinte de mort, ô sainte, cette intelligence de vie et de bonté, beauté sérieuse et vive, quels mots pour dire cet être-là, quand les mots manquent, trompent, trahissent. Je descends des escaliers, j'en monte, je prends des ascenseurs, j'ouvre des portes. Je suis comme n'importe qui. J'aime, je quitte, je suis quittée, je pleure, je refuse, j'accepte et de nouveau j'aime. Ne plus rien attendre mais serrer passionnément le corps contre soi, la peau, si douce que j'en crierais, oui, douce à crier cette peau sombre, et mes yeux frémissent du regard porté comme une ombre sur un mur blanc.

Chercher éperdument un sens aux choses, à toute chose, à chaque chose, à la quiétude matinale, au soleil qui perce, au soleil voilé, à la bouche rouge d'avoir été mordue, à la caresse d'une main sur une nuque, quel signe, je traverse et la voiture passe, aucun impact, pas ce jour-là, pas ainsi, pas comme ça, c'est à côté, pas le bon moment, j'aurais pu sentir la douleur vive, la hanche qui se brise, l'hémorragie, le sang frais brusquement figé sous la violence du heurt, le coup et le visage qui saigne, puis plus rien, rien que l'air qui m'entoure, l'air qui me soulève, et il me semble que je vole, que je suis suspendue moi-aussi, mon âme, suspendue à un battement, un bruissement, j'ai des ailes, mes paupières ne sont plus lourdes, si légère, je ne sais pas, tout s'enroule à mes cheveux, le bleu du ciel, l'étreinte de la nuit, mon âme, le sang frais, la vie, la mort, la trahison, j'ai trahi, on m'a trahie, le désir, y croire, follement croire en l'amour, c'est bête mais quelle différence sinon le matin clair, l'odeur du sel à la peau, le goût du sel à la peau léchée, je tombe, je chancelle, je danse, la bougie vacille, emportée par le trouble de la douleur qui est encore un bonheur, si violent qu'on ne le sait pas, trop de souvenirs comme des chaînes au poignet, enroulés, enroulés, et le sang frais sur mon front, entre mes yeux, le long de l'arête du nez, jusqu'à la bouche, rouge d'avoir été mordue, ô que ta morsure fut bonne et tendre, et la spirale dans la gorge car les mots préfèrent se taire plutôt que de continuer à mentir, je tombe, peau d'âme, je tombe et rien ne me retient plus, aspirée, par le fond, mon corps rebondit au fond, rien ne le rattrape, rebondit et touche le fond, le frappe, tambour, ventre tambour, si précieusement, il fait froid dans cet igloo, mon cœur s'éteint entre tes mains, petit animal gelé, souvenir lointain des moiteurs enfantines, une tragédie possible, Iphigénie, sacrifiée quel absolu bonheur derrière chaque effrayant malheur, quelle réponse ? La réponse est-elle possible, probable, probante ? Vieillir, passer, continuer, perdurer, les yeux clignent dans le soleil froid et les rides se creusent, petites blessures précieuses, mon âme, sang frais, battement de paupières, bruissement d'ailes.

AMBITION
CHOCOLATÉE
& DÉCONFITURE

© AMBITION CHOCOLATÉE ET DÉCONFITURE, LYON, 2003. Revue, nouvelles, poésie, littérature, bédés, photos & rencontres sur www.bleton.com/acd. Envoyez vos textes et vos dessins pour les prochains thèmes de la revue littéraire à deconfiture@voila.fr ou à ACD 141 rue Sébastien-Gryphe 69007 Lyon : CLOCHE avant le 15 septembre 2003 ; TRAINEE avant le 15 décembre 2003 ; MELON avant le 15 mars 2004 ; PEDALE avant le 15 juin 2004. Si vous souhaitez recevoir ces 4 prochains numéros chez vous, adressez votre demande sur papier libre, en précisant vos coordonnées, accompagnée de votre règlement par chèque (4 euros) à l'ordre de ACD ou Ambition chocolatée et déconfiture, à ACD 141 rue Sébastien-Gryphe 69007 Lyon. Vous pouvez commander les anciens numéros de la revue ainsi que ceux des collections de nouvelles et de bédés (imprimés sur un papier ivoire 100 grammes) au prix de 1 euro l'unité (franco de port) sur le site www.bleton.com/acd. A bientôt.